

Jean Meuvret: Le problème des subsistances à l'époque de Louis XIV. I. La production des céréales dans la France du XVIIe et du XVIIIe siècle. Paris-La Haye, Mouton et Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1977, 2 vols., texte et notes.

Jean Meuvret est mort en 1971. Il laissait une oeuvre peu volumineuse, par comparaison avec les thèses de plus en plus interminables que nous infligent les moeurs universitaires actuelles: une quarantaine d'articles, publiés entre 1926 et 1970, dont les plus importants ont été réunis sous le titre Etudes d'histoire économique, l'année même de sa mort. Mais l'essentiel de son oeuvre était restée inédite. En publiant une première partie du Problème des subsistances à l'époque de Louis XIV, vingt-cinq ans après sa rédaction définitive - elle était achevée en 1952 - et sept ans après la mort de Meuvret, ses élèves ne font pas que rendre un pieux hommage à sa mémoire, comme c'est si souvent le cas. Ils font bien plus. Ils mettent fin à un scandale, et en révèlent un autre. Le premier scandale, c'est bien sûr que ce chef-d'oeuvre soit resté sous le boisseau vingt-cinq ans durant, du fait même de son auteur. Quand un homme pousse la modestie à ce point, surtout si elle est injustifiée, ne doit-on pas parler d'auto-censure? Faut-il donc que notre société méprise l'étude des forces productives, pour que ce mépris arrive ainsi à s'intérioriser chez celui-là même qui le partageait le moins! Car Meuvret est un des rares, un des très rares historiens français à s'être intéressé sérieusement aux forces productives - avec Charles Parain, Bertrand Gille et une poignée d'autres. Et l'autre scandale, celui que révèle soudain la parution de son livre, c'est la carence de l'historiographie française dans ce domaine. Car tous les livres vieillissent au rythme du progrès des connaissances. Or/ après vingt-cinq ans de sommeil dans un tiroir, le livre de Meuvret nous arrive comme s'il était tout neuf. On le croirait écrit de l'an dernier. Talent de l'auteur, sans doute. Mais aussi, hélas, lenteur désespérante du progrès de nos connaissances sur l'histoire des forces productives...

Il est vrai que ce n'était peut-être pas le problème des forces productives que se posait Meuvret au départ, du reste. Comme le fait remarquer Pierre Goubert dans sa préface, son but était d'étudier la politique des subsistances au Grand Siècle, et ses répercussions sur la politique générale. Et il est certain qu'une grande part de l'oeuvre publiée de Meuvret est consacrée au prix des grains. Mais comment comprendre réellement les phénomènes économiques et politiques, si on ignore tout des conditions de la production elle-même? Voilà ce dont Meuvret a dû bien vite

L. Ley

10 frs permanent

se rendre compte. Rendons-lui hommage d'avoir si honnêtement tiré les conséquences de cette évidence, que la majorité de ses confrères refusent encore d'accepter.

Deux parties, donc, dans cette première partie maintenant publiée. Une Introduction générale à l'ensemble de l'oeuvre sur la question des subsistances, suivie par un chapitre préliminaire sur le Choix et utilisation des sources, occupe les cent premières pages. Le Livre I du plan d'ensemble resté inachevé occupe les cent quinze pages suivantes; il est consacré aux Aspects techniques de la production des céréales. C'est surtout ce Livre I qui nous concernera ici. Auparavant toutefois, il faut dire que l'Introduction rassemble de façon magistrale l'essentiel de la problématique des subsistances sous l'Ancien Régime. Sur ce point, Meuvret disposait d'une littérature abondante, pour ne pas dire pléthorique, remontant à la fin du siècle dernier - ce qui ne fait que rendre plus criante la pauvreté de la littérature technologique dans le même laps de temps. De cette problématique, je ne retiendrai ici que deux points, qui me paraissent avoir motivé au fond l'entreprise de Meuvret. Le premier, c'est le caractère vital des subsistances dans cette société française qui vit depuis la fin du XVIIe siècle sous la menace constante de la famine. Toute l'économie vit au rythme du prix des céréales. Chaque mauvaise récolte est la source de réactions en chaîne qui ébranlent de proche en proche toute la société - l'Ancien Régime lui-même, et encore la Restauration et la Monarchie de Juillet finiront emportés par des crises de subsistances sans lesquelles ils auraient peut-être survécu longtemps encore à leurs contradictions. Cette économie de pénurie ne prendra vraiment fin qu'après le milieu du XIXe siècle. Or et c'est notre second point, l'époque de Louis XIV (que Meuvret fait aller de 1660 à 1725) est la plus tragiquement représentative de ce type d'économie. C'est sous le règne du Roi-Soleil que se produisent les famines les plus fréquentes et les plus meurtrières. De 1660 à 1715, une année sur cinq est une année où l'on meurt de faim en France!

Voyons donc ce tableau des techniques de production des céréales dans la France des XVIIe et XVIIIe siècles. Il comprend cinq chapitres. Le premier (pp. 103-120) est consacré aux façons culturales. Présentation fine et nuancée, notamment des instruments de labour, sans oublier les outils à bras, de la composition des attelages, boeufs et/ou chevaux, du hersage, du sarclage. Remarques pertinentes sur le labour en billons, "dont l'importance n'a pas été assez remarquée": s'il répond à la néces-

sité d'écouler l'eau, il permet aussi de mieux tirer parti de la faible épaisseur utile de certains sols, et d'y économiser l'engrais (p. 111). La herse et le rouleau, encore relativement rares, n'ont pas fait disparaître le maillet casse-mottes: capital contre travail, travail familial surtout. La page la plus riche de perspectives est peut-être celle qui est consacrée à la fabrication des instruments par les forgerons, charrons maréchaux et taillandiers. C'est la grande question de l'emploi des fers dans l'agriculture, qui reflète de si près le degré de capitalisation. Le coût de l'outillage, où le métal représente une part prépondérante, pèse d'un poids étonnant dans le bilan d'exploitation (notes, pp. 78-82). Quel dommage que les informations les plus précieuses soient ainsi rejetées dans les notes, suivant en cela les néfastes conventions de fausse élégance imposées par la tradition universitaire!

Le second chapitre traite des engrais et amendements. L'insuffisance chronique des fumures y est analysée en détail, causes et conséquences, à la lumière des notions actuelles de la physiologie des végétaux: nombre et poids des animaux fournisseurs de déjections; importance relative des pâturages qui les nourrissent, par rapport aux terres labourables qui reçoivent les fumiers; déficit des litières, en raison des multiples usages des pailles et chaumes (toitures, murs de torchis, liens, mobilier, etc.); détournement de l'engrais vers les vignes et les cultures hautement rémunératrices des enclos; et enfin, insuffisance des moyens de transport pour fumer les terres les plus éloignées. Tous ces facteurs, chacun en son lieu, vont dans le même sens. Et les solutions de substitution n'y changent rien: parcage des moutons, écobuage, marnage et chaulage si coûteux en charrois..., tous ces procédés ne réussissent, au moins partiellement, que dans des cas particuliers. Par quelque bout qu'on le prenne, l'engrais est bien le goulot d'étranglement le plus sévère de l'agriculture ancienne. Il ne se desserrera pas avant les années 1840. avant Liebig et Boussingault.

Viennent ensuite les semailles (pp. 145-164). Espèces et variétés de céréales, préparation des semences, densités de semis sont les points sur lesquels Meuvret insiste le plus. Les densités qu'il donne, toutefois, paraissent bien élevées: 4,3 hl/ha pour le froment d'après l'Abbé Rozier, ce qui, comme il le reconnaît lui-même, est "presque monstrueux". Pour ma part, je ne connais de pareils chiffres que pour l'avoine, et encore. Les blés d'hiver se semaient, suivant les régions, au taux de 1,5 à 2,5 hl/ha au maximum. D'où vient l'erreur? Ecartons les risques de confusion

au niveau des anciens poids et mesures. Il reste sans doute une critique incomplète de chiffres qu'un hasard malheureux a pu fournir exceptionnels. Car toutes sortes de chiffres sont effectivement possibles, la densité de semis variant en fonction notamment de la forme des labours (en billons ou à plat), du procédé pour répandre les semences (à la volée, en lignes...), de la façon de les enterrer (à la herse ou à la charrue, c'est-à-dire sous raies) etc. Les facteurs auxquels Meuvret donne le plus d'importance dans sa discussion, nature des sols, risque des mauvaises herbes, caractéristiques des espèces et variétés cultivées... ne sont pas négligeables; mais ils n'interviennent qu'en seconde ligne, bien après les facteurs techniques proprement dits. Il faudrait tout un volume pour traiter convenablement de la densité de semis dans notre ancienne agriculture - et de celle des rendements physiques, qui lui est intimement liée, puisque tous les rendements s'exprimaient autrefois par rapport à la quantité de grains semés (en "tant pour un").

L'avant-dernier chapitre traite des moissons. Les procédés d'abord: faucille ou volant pour le blé, le seigle et le méteil; faux pour les foins, l'orge et l'avoine. Si les faucilles, relativement faciles à fabriquer, sont peu coûteuses et d'origine souvent locale, les faux sont presque toutes importées d'Autriche; on ne les utilisera pour la moisson proprement dite qu'au XIXe siècle, sauf en Flandre, au Hainaut, en Picardie. Il existe d'ailleurs toute une jurisprudence qui s'oppose à cette innovation. Car bien entendu, dans le cycle de production des subsistances, la récolte est le point où se rencontrent le plus directement tous les intérêts en présence, et en conflit. Le déroulement des moissons dépend étroitement des rapports de production: dîme et champart d'un côté, droits de glanage et de chaumage de l'autre, imposent leurs contraintes aux fermiers qui s'efforcent de les tourner en ayant davantage recours aux transactions en monnaie, ou en embauchant de préférence des travailleurs étrangers au pays - des moissonneurs migrants, déjà attestés à la fin du XVIIe siècle sur des distances non négligeables (Auxerre-Coulommiers: 120 km). La moisson est d'ailleurs dans l'ancienne économie la seule période de l'année où il y ait du travail pour tout le monde. La plupart des manufactures ferment, et il est à peu près impossible de trouver des ouvriers dans cette saison. Ceux-ci en profitent les bonnes années, lorsqu'ils savent que les blés seront bon marché et qu'ils peuvent accroître leurs exigences. Mais ils sont d'autant plus vulnérables dans les mauvaises années qui les obligent à se louer à n'importe quel prix. Les salaires varient en raison

inverse des subsistances. On imagine facilement ce que cela représente pour les intéressés!

Le cinquième et dernier chapitre est celui du bilan. La question est de savoir s'il y a eu un accroissement significatif des rendements moyens dans l'ensemble de la France entre l'époque de Louis XIV et celle de Louis XVI, soit à un siècle d'intervalle. Question infiniment complexe, ne serait-ce qu'à cause de toutes les difficultés signalées plus haut dans l'évaluation des rendements. Après une longue et approfondie discussion technique de ces complexités, Meuvret conclut par une comparaison des évaluations d'ensemble dont nous disposons sur la production du royaume: celle de Vauban, à la fin du XVIIe siècle, celles d'Arthur Young et de Lavoisier à la fin du XVIIIe. Progression réelle? "Il est extrêmement raisonnable de l'admettre." Mais si progression il y a, elle ne dépasse pas un taux de 15 à 25 % sur un siècle: c'est peu, même si ce n'est pas négligeable. On ne peut certes pas parler de révolution technique. L'évolution des rendements physiques, du reste, n'est qu'un indice parmi d'autres. Il faudrait aussi suivre l'évolution de la productivité du travail, de la diversité des productions, de la part des produits animaux dans le produit total, du degré de spécialisation suivant la dimension des exploitations et suivant les régions, etc. Autant de points que Meuvret n'aborde pas, limité qu'il était par son sujet - les céréales -, mais aussi par ses sources et par l'habitude commune chez nous de ne penser qu'en termes de rendement. Cela dit, que savons-nous aujourd'hui sur tout cela? Pas grand chose de plus que quand Meuvret écrivait son livre, semble-t-il. Certaines régions du tableau se sont bien éclairées, mais d'autres sont restées obscures, si bien que notre compréhension de l'ensemble a moins progressé qu'il n'y paraît.

C'est cette compréhension d'ensemble que visait Meuvret. Et c'est en cela que son livre fait date. Il prend rang entre les oeuvres de Marc Bloch, Georges Duby et André Bourde, qu'il dépasse souvent par la finesse et la pertinence de ses analyses. On peut certes faire aujourd'hui quelques critiques, je les ai signalées au passage. Mais ces critiques sont pour le lecteur un stimulant plutôt qu'une gêne, elles montrent les points sur lesquels il faut poursuivre et amplifier l'effort. Pour l'historien, étudiant, chercheur ou simple amateur, il n'y a pas aujourd'hui de meilleur guide aux complexités de notre ancienne agriculture.

François J. Sigaut, 11-VI-1980

Martin des Services de l'homme